LA DÉSINCARNATION

Bernard Stiegler

Le développement des technologies dites "du virtuel" (dont la question est de connaître les conditions de l'actualisation de ce virtuel) intensifie et accélère un processus de déterritorialisation / délocalisation / déréalisation / désincarnation qui caractérise la fin de ce siècle comme mondialisation -comme stade ultime d'une unification planétaire- rendue effective, sinon tout à fait actuelle, par le déploiement des réseaux numériques.

Cette unification planétaire se fait par le système de production organisé à partir d'un système technique devenu mondial tout en devenant mnémotechnique . Autrement dit, le système technique qui était jusqu'alors essentiellement un dispositif de transformation de la matière est devenu un système de transformation de l'esprit, opérée par un ensemble de réseaux véhiculant des programmes.

Mais une telle transformation devrait être une incarnation. Qu'est-ce que l'esprit, sinon ce qui n'a lieu qu'à s'incarner ? Ainsi se pose une question de la "chair", telle qu'elle est travaillée (d'aucuns diront nécrosée) par l'ana-lusis (= la dé-composition) qu'est la numérisation.

La territorialisation, dans sa réalité effective, consiste toujours en son envers en un processus de déterritorialisation qui l'englobe, dont elle est un stade, et qui constitue aussi ce que Simondon appelait un processus d'individuation. Le territoire constitué est toujours le résultat de la destitution d'une territorialité antérieure, par rapport à laquelle elle est une déterritorialisation, c'est à dire une "négation".

Les réseaux de télécommunication déterritorialisent. Mais il n 'y a que des réseaux de télécommunication – les réseaux se distinguant par ce qui est communiqué. Le réseau en général conjoint dans la distance, synchronise, ouvre au loin et rapproche à la fois.
Pas de territoire sans réseau : l'unité simple du territoire est mythique, le territoire et la communauté qui le partage se trament en se désaffectant et ne s'accomplissent qu'en se "déréalisant". Qu'il n'y ait qu'un devenir-réseau de la terre ne signifie pourtant pas qu'il y a toujours les mêmes conditions de trame : il y a une typologie et une histoire générales de ces conditions qui sont des conditions d'actualisation.
L'objectivation des trames, c'est l'extériorisation. Les réseaux organisent et désorganisent les rythmes, les mémoires. Le réseau en général est en ce sens programmatique. La transmission de rythmes venus d'ailleurs suspend d'autres rythmes et

d'autres programmes en ouvrant à l'autre, tandis que le devenir-matériel des trames est soumis à la tendance technique[1]. Aujourd'hui, les réseaux logiques matériels transportent la mémoire synthétisée analogiquement ou numériquement.
Une typologie techno-logique des réseaux serait une typologie des formes programmatiques de synthèse de la mémoire.
La planification industrielle fut un aménagement du territoire, question qui correspond à un état du développement industriel devenu archaïque : l'enjeu mondial est désormais le ménagement des territoires dans l'aménagement de la déterritorialisation. Martinand a montré que réseaux et territoires se conditionnent mutuellement et que la réalité locale est le lieu privilégié de l'articulation entre les réalités techniques et sociales.

La territorialisation s'accomplit comme inscription dans l'espace : comme organisation, instrumentation et instrumentalisation. Le territoire est un espace d'organes. Le développement de nouveaux réseaux permet de franchir les limites des territoires préexistants, et, à terme, de les transformer profondément, de les déstructurer et de les recomposer d'une manière différente. Il re-programme - et il n'y a pas de société sans programmes - comportementaux, éducatifs, etc.

Le réseau véhicule toujours quelque chose comme un flux rythmique organisé, il est en ce sens toujours déjà programmatique, et il articule les programmes dans leur ensemble : il synthétise.

La synthèse, chez Kant, pensée au niveau de la conscience, est ce qui se produit dans le "sens interne", c'est à dire dans le temps de la conscience défini aussi comme flux de la conscience (ainsi que chez Husserl). On pourrait aussi l'analyser comme processus d'individuation au sens de Simondon.
Je vais y revenir, dans la mesure où les réseaux diffusent des programmes temporels qui sont aussi des flux se nouant ou s'enlaçant aux flux que sont elles-mêmes les consciences auxquelles ils sont destinés. Cette donnée constitue un élément fondamental pour comprendre les enjeux de la numérisation en cours. Et également pour comprendre pourquoi les réseaux de télécommunications deviennent, via le réseau des réseaux, des réseaux de programmes.

Mais tout d'abord, que sont les industries de programmes[2] ?

Au XXème siècle, les industries de programmes viennent totalement reconfigurer deux éléments sans lesquels aucune communauté humaine ne serait en mesure de s'établir et de perdurer :

▮ la calendarité, qui scande la vie sociale en inscrivant les rythmes cosmiques dans une symbolique rituelle : le calendrier en tant que tel, mais aussi tout le bain des singularités locales qui forment les programmes comportementaux ;

▮ la cardinalité, qui trace les limites des territoires, confine les représentations, et constitue les systèmes d'orientation et les instruments de navigation dans l'espace aussi bien que dans le temps (de la carte maritime au thesaurus et à l'index , en passant par le manuel scolaire et les noms propres - de rues et de villes aussi bien que de personnes, qui sont alors des éléments cardinaux autant que calendaires).

Calendarité et cardinalité surdéterminent tout mouvement collectif - l'Histoire même. Or, en moins de cinquante ans, la télévision (après que le terrain eût été préparé par la radio) est venue absorber les calendarités et cardinalités locales, les intégrant aux grilles de programmes à travers lesquelles elle a segmenté les publics, les a ciblés , a établi pour ces cibles des tranches horaires et des "rendez-vous", et a défini des formats de programmes (26', 52', etc.). La nature des événements, et à vrai dire, les conditions mêmes de l'événementialisation s'en sont trouvées profondément modifiées.

C'est ce que pressentiront les USA et ce qui fondera leur puissance : celle-ci est appuyée sur une géopolitique de l'adoption, qui est aussi une géopolitique de la technique, et qui se concrétise en ce moment même comme stratégie des industries de programmes convergentes (où informatique, télécommunications et audiovisuel tendent à ne plus former qu'un seul et même système) et intégrantes (où la télévision tend à la télé-action).

Dès 1912, un sénateur américain énonce l'un des axiomes majeurs de la civilisation nord-américaine du XXème siècle : "Trade follows films"[3]. L'adoption du temps du cinéma (où le film est un objet temporel - au sens établi ci-dessous - c'est à dire un flux) par le temps de la conscience (elle-même temporelle = elle-même flux) fait de cette technique un formidable instrument de promotion - de promotion du mode de vie américain, et par là même des produits et modèles économiques, technologiques, industriels, politiques et sociaux qu'il "propose" d'adopter au monde entier.

Le fait humain est de façon très générale un phénomène d'adoption qui s'occulte de lui-même : il n'a lieu que s'il s'oublie (Renan). Leroi-Gourhan montra que c'est leur rapport commun à l'avenir qui fonde les groupes , ce qui suppose en effet qu'ils adoptent et partagent un passé, mais qui ne peut être commun que par adoption parce qu'il est toujours phantasmatique - tel citoyen reconnaît dans les Gaulois ses ancêtres qui furent en fait Sarrazins.

Le rôle du phantasme est donc capital. Or, le phantasme, c'est ce qui lie l'âme au corps, c'est à dire aussi, ici, au faire-corps-social des corps, et la question de la conscience y devient indissociable de celles de la mémoire et de l'imagination, c'est à dire aussi de la chair. Tout ce qui fait la matière de la première des "industries culturelles" : le cinéma, où le gros plan découvre le grain palpitant de la peau.

Les USA, qui ont compris très tôt le pouvoir des objets temporels audiovisuels, furent confrontés à la question de l'adoption comme aucune autre nation. Comme le montre remarquablement JM Frodon dans "La projection nationale"[4], c'est parce qu'il fallait en permanence projeter le modèle américain aux immigrants fraichement arrivés, aussi bien qu'aux Etats qu'il fallait maintenir unis, que les Etats-Unis d'Amérique devinrent le pays du cinéma - tandis que, la jeune civilisation nord-américaine restant toute à bâtir, ce pays immense développa et adopta la technologie toujours plus vite que les autres.

La culture américaine de l'adoption rayonna du même coup à l'extérieur, ce qui se concrétisa et se renforça tout au long du XXème siècle par une politique très systématique d'utilisation des média, et en premier lieu du cinéma et aujourd'hui du réseau des réseaux qui conduit au numérique intégral et intégrant.

Le broadcast est en effet ce qui diffuse vers de grandes masses d'auditeurs ou de téléspectateurs un flux continu de programmes de radio ou de télévision, qui aura constitué au XXème siècle un nouvel âge de la calendarité.

"Il y a dans le mouvement du film un côté inéluctable qui l'apparente au courant des ruisseaux, au déroulement des fleuves" dit Renoir[5] : si le broadcast peut être une industrie de flux, c'est d'abord parce qu'un programme audiovisuel est lui-même un flux temporel . Je prends ici ce mot au sens où l'a employé Edmund Husserl, le fondateur de la phénoménologie qui, en 1905, met en évidence que la conscience est essentiellement un flux, un passage, un écoulement. La conscience est d'abord et immédiatement conscience du temps de la conscience, conscience de sa propre durée. Comprendre ce qu'est la conscience impose alors de comprendre ce qu'est le temps - question qu'Augustin posait déjà presque en ces termes au IVème siècle de notre ère. C'est pour tenter d'y répondre que Husserl analyse la structure singulière de ce qu'il appelle les objets temporels. Ceux-ci ne désignent pas, dans ce contexte, les objets qui sont dans le temps : tous les objets réels et sensibles sont dans le temps. Non, il s'agit ici des objets qui ont pour caractéristique d'être définis par les conditions dans lesquelles ils s'écoulent avec le temps et qui se constituent dans le cours même de leur écoulement - comme par exemple une mélodie. Etant comme la conscience essentiellement fluants,

lorsqu'ils sont les objets d'une telle conscience, les objets temporels s'enlacent à cette conscience en tant que celle-ci est aussi un flux qui s'écoule, et dont l'écoulement coïncide alors précisément et en quelque sorte point par point avec l'écoulement de l'objet temporel.

Les programmes audiovisuels sont eux-mêmes de tels objets temporels, et la force avec laquelle ils captent l'attention et facilitent du même coup le processus d'adoption est un effet direct de cette caractéristique des objets temporels en général. Pendant les 90 ou 52 minutes que dure un programme, le temps de notre conscience se passe dans celui de ces images en mouvement : 90 ou 52 minutes de notre vie se passent hors de notre vie réelle, dans une vie ou dans des vies de personnages, réels ou fictifs, dont nous épousons le temps, dont nous adoptons les événements qui nous arrivent comme ils leur sont arrivés. Le temps du programme audiovisuel s'enlace à notre temps, il devient l'étoffe temporelle de ces 90 ou 52 minutes de conscience inconsciente et immobilisée par le mouvement qu'est le spectateur d'un film.

C'est que le cinéma -et après lui la télévision- conjugue deux principes fondamentaux.

D'une part, Barthes, "effet de réel", Bazin, l' "objectivité de l'objectif".

Le cinéma est une succession de photographies (de "ça-a-été") dont le temps de pose ne doit pas être supérieur à 1/24ème de seconde : il peut alors restituer le mouvement dans l'image du fait de la persistance rétinienne. Cette succession constitue un flux temporel d'images, et c'est en cela que repose le deuxième principe du cinéma.

Le phonogramme, comme la photo, procède d'une technique de mémorisation artificielle analogique, mais c'est, comme le cinéma, un flux. C'est pourquoi ce qui est vrai de la photo l'est aussi jusqu'à un certain point de tout phonogramme : écoutant un disque reproduisant un concert de Toscanini ou la voix de Sarah Bernhard, j'inclus dans mon écoute que ce concert a réellement eu lieu, ou que Sarah Bernhard a réellement parlé telle que je l'entends. Je n'ai pas l'impression d'entendre une simple reconstitution de cette voix ou de ce concert, mais cette voix elle-même ou ce concert lui-même, qui me viennent du passé à la fois irrémédiablement disparu et cependant conservé dans la cire présente. Mais la vérité de la photo n'est celle du phonogramme que jusqu'à un certain point parce que dans le phonogramme, j'ai affaire à un objet fluide, à un écoulement qui modifie les termes de l'analyse : l'objet sonore est un flux où il est

impossible de procéder à une coupe pour isoler un instantané. Il ne connaît pas de pose, car même un silence dure et s'écoule avec la conscience pour laquelle il y a ce silence.

C'est un objet temporel au sens défini par Husserl.

Si le cinéma peut être sonore, c'est parce que le film, en tant que technique d'enregistrement photographique capable de restituer le mouvement, est lui-même un objet temporel. Un film, comme une mélodie, est essentiellement un flux : il se constitue en s'écoulant. Or, cet objet temporel, en tant que flux, coïncide avec le flux de la conscience dont il est l'objet - la conscience du spectateur, qui n'est elle-même qu'un écoulement. Et c'est pourquoi le spectateur peut si fortement adhérer à ce qu'il voit sur l'écran, au point de s'identifier à tout ce qui arrive aux héros du film dont il adopte l'histoire pendant les 90 ou 52 minutes que dure le programme.

La singularité de la technique d'enregistrement cinématographique[6] résulte donc de la conjugaison de deux coïncidences qui engendre un double phénomène de croyance et d'adoption :

- D'une part, la coïncidence photo-phonographique entre temps passé de l'objet cinématographié, tel qu'il émit un jour des fréquences lumineuses et sonores, et temps de la réalité présente de la reproduction qui émet à nouveau les mêmes fréquences lumineuses et sonores; c'est cette coïncidence qui induit l'effet de réel et de croyance spontanée où le spectateur est installé d'avance par la technique elle-même.
- D'autre part, la coïncidence entre flux du film et flux de la conscience du spectateur de ce film, qui, par le jeu du mouvement fluide créé entre les poses photographiques, liées entre elles par le flux phonographique, déclenche le mécanisme d'adoption complète du temps du film par le temps de la conscience du spectateur, qui, en tant qu'elle est elle-même un flux, se trouve captée et "canalisée" par le mouvement des images. Mouvement qui provoque les mouvements de conscience typiques de l'émotion cinématographique.

Les canaux télévisuels forment un système de programmation d'objets temporels divers, inscrits dans une grille organisée autour de "rendez-vous", et qui constitue pour chaque canal de diffusion une sorte d'archi-flux justement appelé une "chaîne". En tant qu'industrie de programmes diffusant des objets temporels, le broadcast organise une calendarité mondiale contrôlée à la seconde près et basée sur le time-code. Rythmant le temps social, l'archi-flux télévisuel est organisé en tranches horaires qui se distinguent par leurs publics et par leur prix, qui est au bout du compte sanctionné par l'audimat. Cette économie du temps est aussi une

guerre entre médias pour la conquête du temps limité que le spectateur peut leur consacrer.

Il y a processus d'adoption de masse dans la mesure où un même programme peut être regardé par des millions de spectateurs au même moment, ce qui veut dire que des millions de consciences peuvent s'enlacer simultanément au même flux d'un objet temporel, et être soumises aux mêmes effets de croyance et d'adoption. Le broadcast est donc une production industrielle d'objets temporels régis en direct pour des masses de consciences synchronisant ainsi leurs flux.

La suprématie de l'industrie cinématographique américaine qui résulta d'une intelligence du fait technique et de sa puissance d'adoption énoncée dès 1912 se répercuta sur les chaînes de télévision du monde entier dès l'origine - y compris via les feuilletons télévisés. Cependant, la construction des "méga-objets temporels" et des "archi-flux" que forment les chaînes restait jusqu'à présent essentiellement nationale , dans la mesure où la télédiffusion hertzienne analogique demeurait territoriale. Or, le numérique est en train de lever cette limitation techno-géographique.

C'est dans ce contexte que l' "empire" américain peut développer la stratégie qu'analysait ici même H. I. Schiller en citant D. Rothkopf : "Pour les Etats-Unis, l'objectif central d'une politique étrangère de l'ère de l'information doit être de gagner la bataille des flux de l'information mondiale, en dominant les ondes, tout comme la Grande-Bretagne régnait autrefois sur les mers"[7]. Cette bataille des flux sera d'abord celle des modèles qui seront à la base du nouveau système cardinal et calendaire mondial qui résultera de la convergence des techniques informatique, de télécommunication et de l'audiovisuel. Ce sera la bataille des modèles de "sociétés de l'information".

Quant à l'actuelle calendarité télévisuelle (chaînes d'archi-flux constituées en grilles de programmes), elle résulta du développement d'un système technique audiovisuel analogico-hertzien dont la disparition est annoncée depuis le 3 avril 1997 - jour où la FCC[8] indiqua la fermeture du plan de fréquences analogiques de télédiffusion sur le territoire des USA pour 2006[9] : un nouveau système technique audiovisuel, intégralement numérique, est en train de se mettre en place, dont les caractéristiques vont bouleverser les conditions de la production et de la diffusion audiovisuelles.

Les pays qui ne comprendront pas assez tôt les enjeux de ce devenir seront définitivement vassalisés. Le "processus d'adoption" sera chez eux totalement gou-

verné par la puissance des USA, pour lesquels la société de l'information, qui constitue une stratégie commerciale et industrielle aussi bien que diplomatique et militaire, se développera via le téléviseur. Les industries de programmes désormais indissociables des technologies de traitement de l'information et des services de télécommunications deviennent l'élément-clé aussi bien du développement économique et de l'influence internationale que de la liaison sociale.

Les industries de programmes numériques intégreront en un même système les dispositifs calendaires et cardinaux, articulant grilles de diffusion horaire et instruments de navigation dans de vastes banques d'images, et la mutation en cours aura pour conséquence une très profonde évolution des usages de la télévision, pour lesquels le temps est venu d'élaborer et de faire adopter de nouveaux modèles.

Car l'appropriation des techniques numériques de convergence par les industries de programmes conduira à un nouveau type d'objets temporels audiovisuels, délinéarisables, navigables, interrogeables, et par lesquels s'articuleront la grille horaire de programme d'une part, les accès aux banques d'images stockées par l'industrie de flux et supports de télé-actions d'autre part : ces objets temporels mobiliseront les techniques de vidéo cliquable.

Ce devenir porte en lui-même deux tendances en apparence tout à fait contradictoires.
La technologie numérique, qui verra le serveur se substituer à l'émetteur de télévision après avoir supprimé le central téléphonique, est ce qui permettra le déploiement d'un véritable réseau mondial de diffusion de programmes (et le fait que l'entreprise America On Line ait annoncé cet été son intention de produire de la télévision sur l'internet n'est pas un détail : c'est le début d'une nouvelle époque), c'est à dire : ce qui permettra l'établissement d'une calendarité et d'une cardinalité mondiales - c'est à dire en effet : d'une société mondiale.

Et cependant, d'une part la délinéarisation et la discrétisation des contenus audiovisuels permettra de sortir de la logique de la diffusion de masse et de la grille horaire, et d'autre part, les nouveaux réseaux permettent aussi d'envisager une sorte de renaissance des localités, dans la mesure où celles-ci seraient en mesure d'avoir une politique adaptée à la situation nouvelle. En effet, la disparition du central donne à la périphérie une vigueur nouvelle[10].

De fait, la question est évidemment celle du sens du local aujourd'hui. C'est à dire

aussi de la chair et du corps, du "corps propre" en tant que source de tout "ici et maintenant", en tant que "centre d'orientation", comme le disait Husserl.

Or, ce centre d'orientation est aussi le centre d'où le phantame prend corps. Qu'en est-il donc du corps à l'époque du "virtuel" et de la généralisation de la technologie numérique ? Et dans quelle mesure cette question est-elle seulement pensée ? Y a-t-il une tendance essentielle à la désincarnation ?

Le corps est à la fois matière et esprit incarné : il est le site de la conscience en tant qu' "âme" (anima), c'est à dire en tant qu'origine du mouvement. Et de l'âme en tant qu'émue, tout autant que motrice, et motrice parce qu'émue, elle est mouvements dans l'imagination : cinéma. Le cinéma procède avec deux données complémentaires : des coupes instantanées qu'on appelle images; un mouvement ou un temps impersonnel, uniforme, abstrait, invisible ou imperceptible, qui est "dans" l'appareil et "avec" lequel on fait défiler les images. Le cinéma nous livre donc un faux-mouvement, il est l'exemple typique du faux-mouvement. Mais il est curieux que Bergson donne un nom si moderne et si récent ("cinématographique") à la plus vieille illusion. ... Faut-il comprendre que, selon Bergson, le cinéma serait seulement la projection, la reproduction d'une illusion constante, universelle ? Comme si l'on avait toujours fait du cinéma sans le savoir ?"

En fait, j'ai tenté de montrer ailleurs[12] que l'âme fonctionne à proprement parler cinémato-graphiquement, et que c'est précisément ce qui ressort d'une analyse des trois synthèses de l'imagination qui constituent l'unité de la conscience kantienne. Je ne traiterai pas ce point ici, qui est cependant essentiel aux propos qui suivent.

Ces industries de l'imaginaire que sont essentiellement les industries culturelles et de programmes sont aussi et d'abord des industries du phantasme. C'est à dire aussi de la chair, si le phantasme est une dimension essentiellement carnée. Pas de phantasia sans soma, c'est à dire sans corps "propre".
La Terre étant aujourd'hui mondialisée, le processus de constitution/destitution du lieu, et non seulement de l'espace, semble atteindre son stade ultime dans sa pure et simple disparition, le territoire ne faisant unité que comme unité d'une temporalité où quelque chose arrive. Or, cette planétarisation est aussi en apparence au moins une mise en pièce conjointe du territoire, du corps et de la localité en général.

Le territoire, comme le corps, c'est ce à quoi et cela où quelque chose arrive. Une chose ne peut au bout du compte arriver que dans un corps et qu'en un lieu. Et un lieu n'a lieu que s'il s'y passe quelque chose, que si y arrivent des événements et que ceux-ci affectent des corps. Or, arrivée veut dire événement, c'est à dire temps.

Ce qui arrive "ici et maintenant" (cf ci-dessus) est une nouvelle forme d'objet temporel et se présente comme cette nouvelle forme : non seulement se prépare une délinéarisation, mais aussi une désynchronisation consécutive, et avec elle s'annonce la question de la re-constitution ou de la ré-incarnation, c'est à dire du faire-corps. Telle est la conséquence évidente de la "nouvelle segmentation" des "cibles" et d'une tout autre calendarité/cardinalité résultante - le "centre d'orientation" étant et restant par ailleurs, et néanmoins, si du moins l'on devait en croire Husserl, le "corps propre".

Le stade ultime de la territorialisation/déterritorialisation, comme unification et stade mondial d'un processus d'individuation de l'espèce, constituerait ce moment indubitablement singulier où le processus qui affecte le corps planétaire transit tout autant les corps vivants des habitants de ce corps planétaire que le "corps" de la Terre elle-même : et c'est bien désormais à un processus de "désincarnation" que renvoie la phraséologie de la "cyberculture" et du "virtuel".

Désincarnation qui pose le problème de l'unité du corps.

Le corps humain est entouré de prothèses sans lesquelles il n'est rien. On dira donc qu'un être vivant humain, en tant qu'il est vivant et apte à survivre, est toujours le corps vivant de cet être plus les corps non vivants, inorganiques, mais organisés, qui forment son environnement d'organes artificiels et ses espaces d'identité et de singularité (ses biens, habits, habitats, supports divers d'habitudes qui constituent son habitus et son ethos, son héritage où se marquent son caractère et sa personnalité, résultats de l'"extériorisation" par lesquels lui-même "s'extériorise", c'est à dire s'exprime, affiche un style, etc).
Dans la mesure où l'individu humain ne serait donc rien sans ses objets (prothèses), et dans la mesure où ces objets forment aussi un système (le système technique dont l'évolution est conditionnée par des lois propres - celles explorées par Gille, Leroi-Gourhan et Simondon), la mobilité humaine résulterait d'un complexe de mobiles, c'est à dire d'amovibilités.

Y a-t-il de l'inamovible ? C'est à dire un centre d'orientation (Husserl) = de différenciation entre la gauche et la droite (Kant) ?
Dans une compréhension "prothétique" des conditions de la vie humaine, il n'y a plus de corps propre, de corps pur de toute prothèse : le corps est toujours dépendant de ses artefacts, et en ce sens, il n'est jamais proprement le corps, il est toujours impropre, il est toujours le corps plus autre chose qui ne lui est pas propre, parce que c'est amovible, et sans quoi il n'est rien. Impropre à se suffire à lui-même, impropre à sa pure auto-mobilité.

Cependant, c'est par l'inamovilité que Husserl définit le corps propre. Et en effet, je n'ai qu'un corps et je ne puis en changer comme bon me semble, tandis que je peux changer de lunettes, de costume et de chaussettes. Et même, à certaines conditions, de nom.
Dans la phénoménologie de Husserl, le corps propre est la source originaire de tout ici et maintenant : il n'est pas un corps parmi les autres, mais la condition d'apparition de tous les autres corps. A cet égard, il est inamovible, le corps propre est toujours mon corps, et je ne puis en changer.
L'inamovibilité de mon corps propre semble bien acquise, mais déjà, dans le simple fait que je puisse me teindre les cheveux, me faire des nattes, me faire coiffer en iroquoise ou au bol, une sorte de plasticité perturbe déjà une pure inamovibilité.
Car je peux aussi, aujourd'hui, "me faire ravaler le portrait" ... Ou bien je peux me faire greffer un rein, un coeur ou une cornée - d'un travailleur palestinien, d'un porc transgénique, ou d'un enfant des faubourgs de Rio.
Certes, cela ne signifie pas que je puisse purement et simplement changer de peau. Mais cela perturbe tout de même sérieusement la pure propriété du corps propre, c'est à dire sa pure inamovibilité.
Perturbation qui a été relancée par les technologies cognitives comme technologies de duplication du corps ou de la surface du corps...

Dan Dennett et Douglas Hofstadter posent une alternative : faut-il dire

J'ai un cerveau ?

ou bien

Je suis un cerveau ?

J'ajouterai cette question, peut-être plus essentielle : doit-on dire

J'ai une mémoire ?

ou bien

Je suis une mémoire ?

D'un certain point de vue, Dennett et Hofstadter plaident pour la seconde hypothèse lorsqu'ils demandent :

Est-il possible que quelqu'un se trouve littéralement à deux endroits en même temps ? Pas longtemps, en tout cas, car ces deux êtres accumuleraient vite des souvenirs différents et auraient des vies différentes. Ils deviendraient aussi distincts que peuvent l'être deux personnes quelconques.

On ne dira pourtant pas, si l'on admet que ma bibliothèque fait partie de ma mémoire, que je suis une bibliothèque. Et pourtant ma mémoire n'est peut-être rien hors de ce genre de choses étonnantes que sont les agenda, les livres, les bibliothèques, mais aussi les monuments, les outils de silex taillé et les hypertextes.
Reste que la question est bien l'identité qui constitue une mémoire qui ne saurait être interchangeable. On voit ici que la mémoire est ce qui donne l'identité. Mais si je la suis et en même temps je l'ai, alors cette identité n'est pas stable. On dira en effet avec Simondon qu'elle est méta-stable, et qu'elle est tout aussi immédiatement sociale, collective et incarnée que psychique.[13]

Supports techniques, c'est à dire objets inorganiques organisés et mis en réseaux, d'une part, corps humains d'autre part, c'est à dire corps faisant corps en un groupe dont le territoire est une surface de constitution et que sa mise en réseaux territorialise et déterritorialise d'un seul et même mouvement, tout cela constitue un complexe transductif, au sens que Simondon accorde à ce qualificatif.
Le danger (c'est à dire la métaphysique) consiste toujours à hypostasier l'un des termes du complexe.

La tâche, c'est alors de spécifier la dynamique individuante de chacun de ces termes. Quoi du corps dans ce complexe, qui est aussi un complexe d'Oedipe et, tout à la fois, d'Epiméthée (c'est à dire de Prométhée) ? Et quoi, donc, du territoire ? Le corps habitant, en tant qu'il est un, c'est à dire un flux de conscience, est la condition de la synthèse c'est à dire de l'imagination/schématisation[14] - et du même coup, la condition d'unification (et d'adoption) du territoire se déterritorialisant à mesure qu'il se trame en s'étendant. Que voulons-nous dire ici ? Ceci :

1. S'il en va du corps comme du territoire - le corps ne fait-corps, comme corps " humain ", c'est à dire originairement prothétisé, que par et dans sa désincarnation originaire -, il n'en reste pas moins que le discours sur le virtuel sombre le plus souvent dans la même erreur que celle qui affecta naguère le projet de l'intelligence artificielle et plus généralement le "paradigme" des sciences dites "cognitives", en particulier dans leur version computationnaliste. A savoir que ce programme de recherches technologiques, qui, à partir d'une lecture hâtive de Turing, posait l'ordinateur, c'est à dire une prothèse technologique, comme modèle de toute "cognition" (la cognition étant considérée dès lors comme traitement de l'information),

oubliait de problématiser le rôle des prothèses en général dans cette forme spécifique de cognition qu'est la connaissance[15].

2. Si la virtualisation du corps par ses appareils prothétiques est originaire, les prothèses ne permettent l'actualisation de leurs "vertus" qu'au cours d'un processus de "ré-incarnation", c'est à dire d'appropriation par un corps social dont la question est de connaître les conditions de son "faire-corps".

3. Or, celui-ci est un faire synthèse.

4. L'horizon dominant à venir de cette synthèse sera l'objet temporel numérique.

5. Mais le territoire, comme support d'un monde, est également un élément de synthèse du réseau des prothèses incarnées et des corps prothétisés dés-incarnés formant le groupe social conduisant un projet de "ré-incarnation" comme "devenir unificateur".

L'erreur métaphysique par excellence (de l'intelligence artificielle, du virtuel, mais aussi de la technocratie sous toutes ses formes) est d'hypostasier un support parmi les complexes de supports que suppose le dispositif d'actualisation d'une virtualité que constitue tout processus d'individuation. La "commune erreur", c'est ici l'impensé de l'inorganique organisé conduisant à une hypostase caractéristique de la "métaphysique" en général - de l'hypokeimenon proton à la machine abstraite universelle.
Cette erreur, qui serait aussi une méconnaissance profonde de ce qu'est un réseau pour un corps qui est également chair, esprit, phantasme, pourrait bientôt constituer l'erreur prochaine et majeure de l'économie politique technocratiquement dominée en contexte de "mondialisation".
Adoption et désajustement : ajustement VS adaptation. Canguilhem. Libéralisme comme négation cybernétique du corps ⇨ Platon.

Une seule mémoire = un seul corps en ce sens qu'une seule vie, l'unité du flux de la conscience étant aussi celui d'une vie fragile au sens d'irréparable et prise dans l'irréversibilité de la dégénérescence cellulaire. Une dimensiuon essenitelle du support corporel : sa mortalité = sa vitalité.

Faire-corps = devenir unificateur où ce qui fait-corps, ce qui fait l'unité du corps social, c'est le rapport à l'avenir. ⇨ LG
⇨ prothéticité du corps = adoption. D'un passé, d'idées, de prothèses, d'arrivants.

La désincarnation ainsi entendue (comme originaire) engendre une question :

. de désorientation = cardinalité et calendarité toujours à reconstituer.
. d'adoption; toujours adopter de nouvelles prothèses, de nouveaux territoires, de nouveaux arrivants, de nouvelles idées; etc.

L'actualité de ces questions avec le "numérique intégral" : la généralisation des objets temporels industriels est majeure s'il est vrai que "le territoire ne fait unité que comme unité d'une temporalité" = d'un être ensemble.

Notes

1. Au sens de Leroi-Gourhan dans L'homme et la matière , Albin Michel, 1949.
2. La partie qui suit reprend en les résumant et en les modifiant plus ou moins certains aspects d'un article publié dans Art Press, novembre 1999, sous le titre L'hyperindustrialisation de la culture et le temps des attrape-nigauds, manifeste pour une écologie de l'esprit " .
3. Cf JM Frodon, op. cité.
4. Cf note 1.
5. Renoir, Ma vie et mes films, p. 60.
6. Caractérisée par un "double mécanisme du rapport au temps ... - enregistrement au présent (non seulement des "choses", comme la photographie, mais de la durée elle-même/représentation différée", Jean-Michel Frodon, op. cité, p. 27.
7. Cité par H. I. Schiller dans "Vers un nouveau siècle d'impérialisme américain", Le Monde Diplomatique, Août 1998.
8. Commission fédérale des communications des USA.
9. De fait, la recommandation de la FCC indique aux broadcasters 2003 comme objectif - 2006 étant la limite ultime.
10. Cf le rapport de Patrick Bloche au Premier Ministre, Le désir de France , La documentation française, 1999.
11. Deleuze, Cinéma 1 : l'image-mouvement , Minuit, 1983, page 10.
12. Il s'agit du dernier chapitre de La désorientation, La technique et le temps, tome 2 , Galilée, 1996, et de deux articles, Le temps du cinéma , in Tekhnema, université américaine de Paris, printemps 98, et de L'hyperindustrialisation de la mémoire : le temps des attrape-nigauds, manifeste pour une "écologie de l'esprit" , Art Press, décembre 1999.
13. J'ai développé cette thématique dans "La finitude rétentionnelle" in Mémoire de la technique et techniques de la mémoire, Revue d'anthropologie des connaissances , Erès, 1999.
14. Sur ces points, cf Art Press, article cité.
15. "Les théoriciens de l'intelligence artificielle font appel aux concepts de la phénoménologie depuis de nombreuses années - intentionnalité, monde, attitudes propositionnelles, notamment.
Dans ce domaine où les automatismes artefactuels de l'inanimé servent de modèle aux théories de la cognition, l'usage de ces concepts produit des résultats proprement opposés à ceux obtenus par la phénoménologie.
Cela tient surtout au fait que ces réappropriations cognitivistes commettent la plupart du temps de graves contresens quant aux concepts phénoménologiques, et les "résultats" des "sciences de la cognition" n'affectent pas intimement la phénoménologie. Reste que les développements récents de nouvelles technologies d'aménagement du corps - réalité virtuelle et téléprésence, dont les nanotechnologies et les manipulations génétiques étendent les conséquences au-delà de toute limite - posent au phénoménologue une question d'autant plus grave que, mettant en oeuvre des problématiques typiquement phénoménologiques tout en effaçant la frontière qui sépare réalité et fiction, elles paraissent oblitérer la possibilité d'identifier une invariance de l'humain." B. Stiegler, Grand Larousse annuel, édition 1994, pp. 367-369.